

a-chroniques

benoist bouvot

Retrouver un enchantement par l'imperfection et le chaos ?

Dans un temps neuf où les nouveaux instruments sont souvent des contrôleurs faits de silicone, de circuits imprimés et de plastique, qui dictent aux ordinateurs quel son déclencher, dans cette époque où le musicien peut s'ouvrir aux notes comme aux sons sans grammaire solfégique, sans harmonies dictatoriales, sans contrepoints abscons, mais simplement avec l'intuition des premiers joueurs de blues et la technique des autodidactes les plus acharnés, qu'entend-t-on une fois qu'on enlève la quantification, cette mise au pas des sons par le rythme mesuré ?

La liberté promise par l'infini des possibilités qu'offrent les ordinateurs nous donne-t-elle vraiment à entendre des associations inouïes d'accords qui défient au plus profond nos croyances dans l'harmonie classique, nous fait-elle connaître des rythmes qui dépassent largement notre imagination cyclique ?

La musique minimale des années soixante-dix nous a apporté beaucoup d'œuvres aux sonorités diverses. Avec cette musique, l'oreille occidentale se laisse bercer par une exécution la plus neutre possible, qui porte une écriture aux moyens réduits et une répétition quasi mécanique. Cette sorte de machine, un peu à la manière des vieilles trances tribales, si souvent faites de percussions, aux mélodies courtes et rythmiques, semblait retrouver un lien avec l'auditeur qui faisait mine d'être fatigué par tant d'années d'évolution musicale.

Cette machine touchait tellement quelque chose du sentiment qu'on finit par la retrouver, à travers quelques-uns de ses grands noms, dans une grande partie des bandes-son pour le cinéma. Il y avait là une absence de narration, liée à l'évocation possible de tout un univers introspectif, qui donne facilement à l'image un champ qui n'est pas le sien.

Miroir de l'image projetée, le sentiment se rétroprojetait au plus profond du spectateur par le transport de la musique.

Le film « Félicité » semble jouer à contre-courant de toute cette évolution de fin d'époque que peut représenter le minimalisme, en plongeant dans la transe africaine et l'amateurisme orchestral.

Si le chaos est cette part imprévisible, aussi petite soit-elle, cette impossibilité de prévoir l'occurrence d'un événement, que l'imperfection n'est pas simplement l'impossibilité de faire mieux, mais aussi la possibilité de faire autre chose, alors Alain Gomis a réuni ces deux éléments précieux dans la musique de son film avec l'intelligence des grands magiciens.

Au cœur de la capitale de la République démocratique du Congo, on passe de la musique du Kasai Allstars, jouée chaque soir dans un bar de la ville, aux répétitions nocturnes de l'Orchestre symphonique de Kinshasa, orchestre amateur qui interprète des œuvres d'Arvo Pärt.

Le Kasai Allstars, et ses instruments traditionnels amplifiés avec les moyens disponibles donnent des sons imprévisibles, des timbres qui gardent l'essence de l'instrument tout en le grandissant dans un spectre plus grand, plus volatile, chaotique.

Les instrumentistes de l'orchestre, munis d'instruments aux factures très différentes, amateurs au jeu parfois imprécis, font naître un battement qui n'existe pas dans les enregistrements qu'on connaît du compositeur estonien, une écriture inexistante, une partition imprévisible.

Le chaos de l'amplification et l'imprévu de la partition humaine se font face comme pour saluer le temps présent en ramenant à eux l'enchantement de la surprise musicale.